ACTE I

Un gamin de Paris

L'histoire de Jean-Baptiste Poquelin commence dans le quartier des Halles, à Paris. À l'angle de la rue Sauval et de la rue Saint-Honoré, se dresse une maison de poupée, tout en hauteur, si étroite qu'elle ne compte qu'une seule petite pièce par étage. C'est à cet emplacement précis que Jean-Baptiste Poquelin a passé les vingt premières années de sa vie. C'est là qu'il est né, a grandi, est devenu un homme. Ne vous laissez pas gagner par l'émotion pour autant : cette maison n'est plus celle où naquit Molière. L'originale a été détruite en 1802 pour être remplacée par ce bâtiment qui en a vaguement gardé la silhouette.

Il faudra donc vous contenter du bâtiment qui vous reste sous les yeux pour planter le décor. Ce sera bien suffisant. Commencez par vous placer sur

le trottoir d'en face – la rue est étroite – pour mieux observer la maison. Maintenant, imaginez à la place de la boutique qui occupe aujourd'hui le rez-de-chaussée l'atelier de tapisserie de maître Poquelin. Les artisans qui travaillent sous ses ordres sont en pleine activité. En voici un qui rembourre le dossier d'un fauteuil avec un mélange de paille et de plumes. Un autre tend à la force du biceps une pièce de laine rehaussée de soie sur l'assise d'une chaise. Au fond là-bas, on assemble des pans de serge verte pour en faire un somptueux drapé de lit à baldaquin. Toute la journée, on coud, on coupe, on colle, on cloue ce qui deviendra plus tard les chaises, les fauteuils, les rideaux et les tentures murales commandés par les riches clients de maître Poquelin.

Mais voilà que vos narines délicates protestent ? Seriez-vous incommodés par l'odeur animale que dégagent les morceaux de cuir ? Ou par celle qui s'échappe des sacs de plumes maculées de fiente ? À moins que ce ne soit tout simplement ces pots de colle fabriquée à partir d'arêtes de poisson qui tiédissent sur le poêle à sciure ? On l'appelle à juste titre… colle forte… C'est insupportable ? Dites-vous que la puanteur est bien pire à l'extérieur !

Paris est sale. Paris pue. Avez-vous déjà reniflé une poubelle vieille de plusieurs jours ? Pouvez-vous imaginer des toilettes publiques bouchées depuis si longtemps qu'elles en débordent ? C'est l'odeur qui flotte en permanence dans les rues de la capitale. Les Poquelin ont la chance d'habiter rue Saint-Honoré, l'une des rares rues pavées de Paris. Mais ailleurs, tout le monde patauge dans un ruisseau de boue, noire et grasse, qui charrie en permanence les ordures déversées chaque jour par ses habitants. Les ordures, mais aussi les excréments des animaux et même ceux des humains. On dit que Paris empeste à quinze kilomètres à la ronde… les jours sans vent.

Surtout, ne plaignez pas Jean-Baptiste Poquelin d'avoir passé toute son enfance dans une telle atmosphère. Comme tous les gamins nés à Paris, le petit Poquelin est très rapidement devenu insensible à la puanteur de sa ville. Il s'y promène d'ailleurs avec l'assurance d'un titi parisien. Mais non sans vigilance. Car il doit avoir l'œil à tout. Il surveille les fenêtres d'où les servantes jettent le contenu des vases de nuit – les toilettes de l'époque – sans se soucier de crotter les passants. Il caresse au passage le flanc d'un bœuf impassible qui tire une lourde

charrette vers le marché des Halles. Il se faufile entre les moutons que l'on conduit aux abreuvoirs de la Seine. Il repère de loin le carrosse qui arrive en trombe dans une giclée de boue et se plaque contre un mur. Une fois le danger passé, il continue d'avancer en sautillant entre les flaques. Comme si de rien n'était. Les rues de Paris, si sales et dangereuses soient-elles, sont pour lui un terrain de jeu.

Un élève pressé

La journée de Jean-Baptiste commence à l'aube depuis qu'il a été admis, à l'âge de onze ans, au collège de Clermont, rue Saint-Jacques à Paris. L'établissement, tenu par les Pères jésuites, accueille traditionnellement les enfants de la noblesse, des élèves boursiers et, depuis quelques années, des fils d'artisans et de bourgeois parisiens, comme le petit Poquelin. Il n'est pas question d'ouvrir le collège aux filles, pour la simple et mauvaise raison qu'elles n'ont pas besoin d'éducation, pense-t-on.

Chaque matin, vers quatre heures et demie, Catherine, la servante de la maison, monte en frissonnant l'escalier qui mène à la chambre de l'aîné des fils Poquelin. Elle a parfois bien du mal à l'arracher à ses rêves et à la tiédeur du lit. Planté au milieu de

la pièce, le garçon grelotte, pendant qu'elle l'aide à revêtir son uniforme de collégien : des bas de laine épaisse, une grosse chemise, le tout recouvert de la tunique grise aux couleurs de Clermont qui lui bat les mollets. La tenue est complète lorsque Catherine pose sur ses longs cheveux bouclés son petit bonnet carré. Vite, il faut descendre en cuisine avaler, comme un automate, le bouillon de légumes et les grosses tranches de pain qui permettront de tenir jusqu'au dîner de la mi-journée. Le temps, pour Jean-Baptiste, d'attraper son écritoire où sont rangés ses plumes d'oie et son encrier, de glisser sous son bras ses livres de classe, de remplacer la chandelle de sa petite lanterne et le voilà parti, encore lourd de sommeil.

N'imaginez pas un petit garçon de onze ans seul, à cinq heures du matin, dans un labyrinthe de ruelles sombres. Car déjà Paris s'anime. Jean-Baptiste se coule avec aisance dans le flot des passants, des ouvriers et des marchands qui, comme lui, commencent leur journée. Il prête une oreille distraite aux vendeurs qui, sans prendre la peine de se chauffer la voix, lancent leurs premiers cris jusqu'aux fenêtres des ménagères : Verjus ! Vinaigre ! Mort aux rats ! Rissotis ! Lait !